

sa musique une nouvelle et lui rendre sa gloire primitive.

C'est en 1678 que le premier opéra allemand, dont la musique fut composée par Thiel, fut représenté à Hambourg sous le nom d'*Adam et Eve*. Cependant le drame lyrique, dans ce pays, date de Reinard Keiser, que l'on regarde comme le père de la mélodie allemande. Il a laissé 113 morceaux de musique pour le théâtre, tous pleins d'originalité et de goût, la vigueur de son imagination fertile ayant été soigneusement corrigée par l'étude et l'expérience.

Benda, Schweitzer et Gluck ont beaucoup contribué aux progrès de l'opéra Allemand. Ce dernier eut la gloire d'ouvrir le chemin à ces effets merveilleux, dans la composition dramatique, que l'illustre Mozart a su produire: Les bornes étroites que je me suis prescrites, ne me permettent pas de suivre ici la vie de ce grand homme depuis son berceau, de rapporter les développements et les progrès extraordinaires de son génie musical inné en lui; de dire comment, fils d'un musicien célèbre, il prêta l'oreille aux douceurs de l'harmonie et aux charmes de la mélodie dès sa plus tendre enfance; qu'à l'âge de quatre ans il se rendit parfaitement maître du clavecin; qu'à peine âgé de cinq ans il composa pour cet instrument, une pièce de musique, suivant les règles les plus strictes de l'art et si difficile que son père disait que personne ne serait capable de la jouer, et ce que répondit l'enfant musicien: "Que c'était un morceau qu'il fallait bien étudier avant de pouvoir l'exécuter." Je me contenterai de dire qu'à l'âge de onze ans il composa, par ordre de l'empereur, son premier opéra qui ne fut pas joué à cause de la jalousie des musiciens. Son génie précoce se développait toujours, et continua à briller jusqu'à l'an 1791, qu'il mourut âgé de 36 ans. Outre plusieurs messes et un grand nombre d'autres morceaux, nous avons de ce grand homme douze opéras dont la plupart sont des chefs-d'œuvre. On peut regarder Mozart comme le fondateur d'une école dans le genre dramatique qui a eu bien des amateurs depuis. Ses ouvrages sont remarquables pour la nouveauté et la richesse de ses arrangements dans les parties d'orchestre, produisant des effets surprenant et auparavant inouis.

Après Mozart, l'opéra allemand a été soutenu par plusieurs hommes éminents dont les productions célèbres nous rappellent les chefs-d'œuvre de ceux qui les ont précédés. Ici se présentent les noms de Weber, Lindpainter, Larchner, Spohr, Mayer, Meyerbeer, Mendelsohn. Leurs compositions sont remplies de ces passages mystérieux et romantiques si recherchés des allemands; de plus elles respirent la gaieté et captivent par leurs riches harmonies.

Mr. Chronon, auteur français célèbre, fait consister la plus grande gloire de l'école française dans la musique dramatique. En empruntant la mélodie des Italiens et en la combinant avec la leur, ils ont formé un style tout particulier et c'est avec justice qu'on peut leur attribuer l'invention du drame lyrique.

C'est en 1670 qu'eut lieu la première représentation d'un opéra français, com-

posé par le poète Perrin, qui obtint de Louis XIV la permission d'établir à Paris et autres villes de la France, plusieurs académies de musique.

L'Académie Royale de musique fut commencée par Lully, qui le premier en France donna à cet art un caractère déterminé. Son style était animé et brillant: mais il tenait trop au modèle Italien, donnant tous ses soins à la partie vocale, sans beaucoup s'occuper de l'accompagnement. Rameau, né en 1682, eut d'abord assez de succès. Quoique dans ses productions on remarque du mauvais goût et une grande irrégularité, il y a aussi cependant certaines parties qui annoncent de la science et du génie. En 1752, les Parisiens laissèrent Rameau pour s'attacher à une compagnie d'Italiens, soutenus et encouragés par le célèbre Rousseau qui fut ensuite brûlé en effigie à la porte du théâtre. Finalement la musique française triompha et Rameau rentra encore en vogue. Mais il fut bientôt obligé de céder à l'opéra comique dans lequel se distinguèrent Duni, Philador, et surtout Gretry.

Vers la fin du dix-huitième siècle parurent en France deux des plus fameux musiciens de l'Europe, Gluck et Piccini. Le premier donna à Paris son *Iphigénie*, qui fut représentée cent dix-sept fois dans l'espace de deux ans. Depuis cette époque il y a toujours eu en France un grand nombre de musiciens étrangers, dont les efforts n'ont pas peu contribué à relever le goût et la composition des artistes français. Les plus éminents parmi ces derniers sont Michel Boildieu, Auber (le Rossini de la France), Harold, Halevy et autres qui ont produit des opéras dignes d'être mis en parallèle avec ceux de leurs contemporains Allemands et Italiens.

Depuis longtemps l'opéra italien est établi en Espagne et en Portugal, où se trouvent réunis les meilleurs chantres de l'Europe. Le compositeur moderne le plus célèbre en Espagne est Don Gomez, auteur de plusieurs opéras, romances, &c.

Mais en voilà assez pour l'étendue de vos colonnes; d'ailleurs, j'ai peur que notre *Abeille* n'expire avant que je finisse, car c'est, dit-on, le triste sort qui lui est réservé.

Il ne me reste plus qu'à parler de la musique Canadienne. Quelques mots encore et je me tais; car ici le champ de la critique n'est pas bien vaste. Cet art, comparé aux autres, a fait peu de progrès parmi les Canadiens. Ils ont du goût, mais faute d'une connaissance assez étendue des principes de cette science, ou d'une application assez soutenue, leurs compositions sont peu nombreuses quoique assez brillantes.

Mais j'allais oublier le chant, cette partie si agréable, j'oserai même dire si essentielle d'une bonne éducation. Pour savoir bien chanter il faut s'y être appliqué dès l'enfance; et nulle voix si indocile qui ne soit susceptible de quelque amélioration. Là-dessus on se fait souvent allusion. Une personne est priée de chanter, si elle n'est pas un phénix en en genre on est certain d'avoir pour réponse: *Je ne suis pas capable, ou je ne sais pas chanter*. Mais cette incapacité est volontaire puisque tous peuvent se rendre plus ou moins capables; il ne s'agit que de donner à

cette étude un peu d'attention et d'application. Pour nous, si nous ne savons pas chanter, nous devons nous en prendre à notre propre négligence, car ici tous les moyens de se perfectionner dans cet art nous sont offerts; il ne tient qu'à nous d'en profiter. C. B.

L'ABEILLE.

"Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 25 JUILLET, 1850.

Mes jeunes lecteurs et mes amis, je vous fais mes adieux. Depuis deux ans, je n'ai pas toujours eu lieu d'être contenté de vous; de votre côté, vous paraissez fatigués de moi, quittons-nous donc, mais permettez-moi auparavant de vous parler franchement et sans fiel.

Vous m'aviez appelée de vos vœux, et moi, confiante en vos promesses, j'étais venue parmi vous. Depuis lors, ai-je rempli votre attente? Ce n'est pas à moi à me juger, je dirai seulement que je me suis toujours efforcée de le faire. De votre côté, avez-vous rempli mes justes espérances? Non.... Ecrire, à peine douze d'entre vous l'année dernière et huit cette année se sont-ils donné la peine de le faire. Je saisis ici l'occasion de remercier ceux dont je parle, qui, cette année surtout, m'ont offert à plusieurs reprises des articles dont la composition mérite des éloges.

Trente seulement d'entre vous sont venus s'inscrire pour coopérer au travail manuel; encore ce nombre a-t-il été diminué par des défections que je ne reproche pas cependant toutes; car je conçois que dès qu'il a manqué quelques collaborateurs, ce qui devait être un délassement est devenu pour les autres un fardeau. Ce petit nombre excepté, je n'ai pas trouvé parmi vous la sympathie à laquelle j'aurais droit de m'attendre. Je vous disais lors de ma renaissance, "quand les abonnés font défaut, quand on n'est plus lu, il faut se taire et disparaître;" à bien plus forte raison quand on n'a plus les sympathies de ses lecteurs, il faut se taire et disparaître;... et c'est aussi ce que je fais.

Bientôt, peut-être, on me regrettera, on me rappellera, mais instruite par la leçon que vous m'avez donnée à mes dépens, je devrai, quoiqu'à regret, rejeter votre demande.

C'était donc avant hier le dernier Jeudi de cette année scolaire, le dernier congé de cette année que nous allions passer à notre beau Maizerets. Cette pensée a toujours pour les écoliers quelque chose de triste et de riant à la fois. C'est le dernier congé que nous passons avec ceux qui, terminent leur cours, avec ceux qui ne doivent plus revenir, avec ceux que la mort peut-être enlèvera pendant les vacances. Si cette pensée est triste pour tous, combien l'est-elle davantage pour ceux qui à la fin de ce dernier congé, peuvent dire qu'ils commencent à quitter cette communauté au sein de laquelle ils ont passé les plus heureux jours du temps le plus heureux de leur vie. Pour les autres, l'amertume de ces pensées est adoucie par la riante perspective des vacances et de leur joyeux cortège.